

Murat, le 8e Dragons et les Fusiliers de la Garde à Heilsberg, le 10 Juin 1807.

(Compilations et notes par Diégo Mané, Mai 2007)

LES QUATRE BATAILLES DE MON ÉTENDARD

(par le Cdt d'André, du 8e Dragons, Paris, 1913)

"Le 10 (Juin 1807), l'armée se dirige sur Heilsberg. On part de grand matin, en descendant l'Alle sur la rive gauche, et on enlève les camps ennemis. A un quart de lieue au delà de ces camps, nous voyons l'arrière-garde ennemie en position : plusieurs lignes d'infanterie et, en avant, 15,000 à 18,000 cavaliers. La majeure partie de l'armée ennemie occupe la rive droite qui est beaucoup plus élevée que la rive gauche. Toute son artillerie y est portée.



Murat et le 5e Hussards à Heilsberg.

Ainsi, tout ce grand mouvement offensif de l'armée russe aboutissait au bout de quatre jours à une retraite sous le camp retranché d'Heilsberg qui n'avait plus, à vrai dire, d'intérêt stratégique. Mais c'est une position forte et préparée de longue main. Benningsen comptait sur la solidité de ses troupes et il espérait trouver là un second Eylau. Il avait, cette fois encore, devant lui une armée supérieure en nombre dans toute sa force et l'entrain d'un 1er élan. (1).

Cuirassiers d'Espagne, dragons de Milhaud et de Latour-Maubourg, chasseurs de Lasalle, à votre tour! Et pendant toute la matinée, ces cavaliers fabuleux vont « faire des merveilles », suivant l'expression de Savary.

Au début de l'action, Murat se porta seul au-devant d'un parti de cosaques qui caracolait. Il leur fit, de la main, signe de se retirer, avec un geste d'autorité tel que, docilement, ils se replièrent. Le prestige de la bravoure est tel, que la renommée de ce centaure avait gagné jusqu'à ses ennemis.

Cette retraite fut le signal de notre attaque et, à fond de train, le 8e dragons part derrière son colonel, nouveau venu et jaloux de montrer sa bravoure. Le premier à l'attaque est le capitaine Deveaux que, depuis sa blessure à Austerlitz, les hommes ont surnommé «Direction: l'ennemi» et qui, depuis, a été blessé de nouveau à Eylau. Très calme, au trot, le régiment se portait à l'ennemi.

La mitraille tombait sans arrêt. Un homme gouailla - c'était le dragon Troslard, à peine guéri de sa récente blessure au combat de Passenheim :

- « Ce que ça pleut! on dirait de l'eau bénite, à l'Asperges !»

Et son voisin de reprendre :

- « Heureusement que ce n'est pas de l'eau, on serait noyé ! »

On s'avancait, riant ainsi sous les balles, comme à une partie de plaisir :

- « A la bonne heure ! les habits seront battus pour la revue de ce soir. »

- « Des pruneaux ? Qui est-ce qui me vend sa part ? » demande le dragon Patry, qui avait reçu sept coups de lance à Eylau ; et comme personne ne répond, il ajoute : « Gourmands, va ! »

A ce moment arrive une rafale. Les dragons Ringuet et Gagnol tombent de cheval, tués :

- « Quel dommage de ne pas avoir une pipe à allumer, dit un brigadier. Elle prendrait toute seule. »

- « En tout cas, dit le voisin, c'est une fameuse prise... »

- « De tabac d'Espagne », ajoute le dragon Faugeras qui devait être tué à Astorga.

Les balles continuaient à bourdonner comme des guêpes.

- « Fermez donc les fenêtres, crie le maréchal des logis Mauvillan, on est envahi par les mouches. »

A ce moment, il vomit le sang à pleine bouche, Il vient d'être blessé.

- « Oh! moi! dit le dragon Lalande, je m'en fous, J'offre moins de surface! »

Ce Lalande avait eu, à Wertingen, le nez coupé d'un coup de sabre.

Cependant le régiment prend le galop. L'allure s'accélère. Un choc ! On est entré dans le ventre de l'ennemi et ce sont les sabres maintenant qui besognent, irrésistibles, contre les cavaliers russes :

- « Courage, les enfants ! criait le maréchal des logis Belletet, un de nos blessés d'Eylau. Courage ! ne laissez pas trouser votre linge ! » L'ennemi cède à notre élan et ces charges font gagner le terrain nécessaire à la formation du corps de Soult qui est en position à 2 heures. Deux divisions marchent sur la droite, tandis que la division Legrand marche sur la gauche afin de s'emparer de la corne d'un bois dont l'occupation est nécessaire pour appuyer la gauche de la cavalerie.

Toute l'armée russe se trouvait alors à Heilsberg. Elle alimentait ses colonnes d'infanterie et de cavalerie afin de maintenir ses positions en avant de cette ville. Mais l'ardeur de notre succès nous entraîne. Dans tous les coeurs, il n'y a plus qu'un désir, culbuter l'ennemi, fût-il appuyé sur une position retranchée et hérissée de canons. Murat veut enlever cette gloire à l'infanterie. Notre division se forme en bataille.

Un frémissement agite nos casques. Et alors, nous vîmes passer devant nos rangs, comme un tourbillon fantastique, comme une éblouissante féerie, Murat.

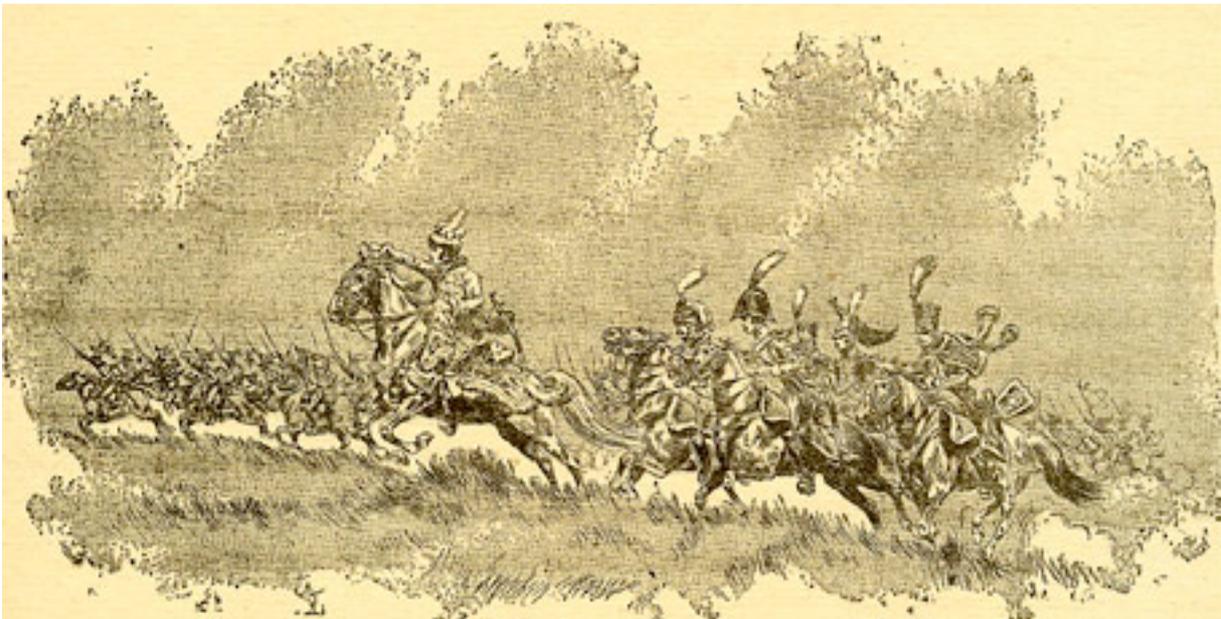
Murat aux aspects si variés.

Le Murat des grands jours, qui n'était pas le Murat d'Austerlitz, qui n'était pas le Murat d'Iéna, un Murat fabuleux qui se surpassait lui-même.

Un Murat tout vert et blanc : plumes et fourrures, de quoi parer une reine ; velours et drap d'or, broderies à éclipser le soleil.

Un Murat dont la cuisse, moulée dans un maillot surchargé d'or, se détachait sur une peau de tigre couvrant sa selle. Les pattes aux griffes d'or et la tête aux yeux de rubis cabochons rebondissaient sur les flancs et sur la croupe d'un cheval admirable, heurtant les étriers d'or massif et les boucles rehaussées d'émaux.

Un Murat, dont la jambe nerveuse était gainée de bottes remarquablement souples, en maroquin rouge, avec un gland d'or fin dans le coeur de leur échancrure, et bordées d'une large bande de cette fourrure qui provient du Haut-Pérou et qui s'appelle du chinchilla.



Murat et son état-major menant le 8e Dragons à Heilsberg.

Murat, à la taille svelte et musculeuse, à demi retourné en arrière dans l'ordre jeté d'une voix de stentor, admirablement juste et d'un timbre prenant, le torse remarquablement fait et derrière lequel flottaient, comme des nuées, les mousselines de soie, les écharpes de dentelles et une pelisse en drap d'or, bordée de renard bleu, doublée de zibeline. Le tout dominé par la tête énergique et brutale, à l'expression d'astuce et de résolution, tête de pandour et de reître, dont les yeux splendides pétillaient de tout le soleil de Gascogne, dont la bouche avançait avec la moue dédaigneuse et un peu bestiale de sa superbe santé, dont le front rayonnait de toute la légende d'amour que suspendait autour de lui l'image constante de cette splendide créature, la soeur du dieu, dont l'amour conjugal était tendre et fou, passionné et romanesque.

Au-dessus de cette physionomie qui surgissait ainsi dans sa bravoure théâtrale, une toque de renard noir argenté qui est la fourrure la plus précieuse du monde. Au-dessus, une aigrette de

diamants. Au-dessus, un bras impérieux. Au-dessus, une main musclée et ruisselante de bijoux. Au-dessus, enfin, comme le symbole de toute cette fougue, une cravache, la seule arme de ce cavalier fabuleux ; une cravache, l'emblème de cette arme, la plus puissante des armes offensives : l'audace.

Murat, bouillant comme un métal en fusion, bouillonnant comme une cataracte, impétueux comme la tempête, rutilant comme le soleil, fantastique comme une légende. Murat, couché sur l'encolure de son cheval à plein galop, léger et vite comme la foudre, devant nos rangs passait comme une provocation vivante, avec la bravade des 2 millions de pierreries qu'il jetait dans le combat comme un gage offert au vainqueur de son défi.

Alors, avec un magnifique entêtement, comme des bûcherons qui s'acharnent, comme la mer qui déferle contre les falaises, nos charges lancées par Murat s'obstinent, se renouvellent. Mais les boulets nous assaillent, nous mettent en désordre. Des escadrons ennemis nous ramènent. Un héros se débat dans la bagarre. C'est Chasseriaux, que nous avons vu arriver cavalier au régiment et qui sera blessé dans nos rangs, cinq ans plus tard, à Bautzen, comme capitaine. Derrière lui, un brigadier siffle, insoucieux, l'air « Veillons au salut de l'Empire » tandis que son voisin siffle la « Marche de la Caravane » tout en cognant ferme, mais d'un air absent, dégagé. Le brigadier Aubert est blessé. Le capitaine Levrey s'affaisse sur sa selle ; on peut croire qu'il ajuste son étrivière: - « Mon capitaine, vous êtes blessé ? » demande le trompette derrière lui. - « Ce n'est rien, un petit souvenir, Je la ferai monter en breloque. »

Heureusement pour nous, l'Empereur, qui venait d'arriver, avait vu de son point d'observation notre cavalerie s'engager avec cette maladroite témérité et, pour prévenir une échauffourée, il envoie Savary avec la brigade des fusiliers de la Garde, accompagnée de 12 pièces de canons. Cette brigade, nouvellement formée, était composée de jeunes gens. C'étaient deux très beaux régiments, mais pas encore éprouvés. Ils allaient faire leurs preuves et donner leur mesure. Pour gagner la plaine où nous combattions, il fallait s'engager dans un long défilé de marais, avec un village à traverser. C'était le seul chemin par lequel notre cavalerie pouvait revenir si elle était définitivement culbutée, et il était urgent de le franchir rapidement.

Savary opéra ce passage au pas accéléré et sur le plus grand front. Il venait de déboucher de l'autre côté du défilé, de déployer deux bataillons, le reste des deux ailes en colonne serrée, et son artillerie venait de mettre sa dernière pièce en batterie, lorsqu'il fut enveloppé par notre cavalerie qui revenait sur le défilé pêle-mêle avec la cavalerie russe. Tout le front des fusiliers ouvre le feu, arrête la cavalerie russe, et la nôtre a ainsi le temps de se rallier et de se reformer. Mais écoutons Savary raconter cette phase du combat :

« Les Russes avaient fait suivre leur cavalerie par de l'infanterie et du canon qu'ils avaient placé dans des redoutes ébauchées, en avant de Heilsberg, du côté par où nous arrivions.

« Il fallut s'engager avec ceux-là. La canonnade et la fusillade furent vives et j'aurais eu une mauvaise journée, si une des divisions du maréchal Soult, commandée par le général Saint-Hilaire qui était à ma droite, ainsi qu'une du maréchal Lannes, commandée par le général Verdier qui était à ma gauche, n'eussent pas joint leurs feux aux miens ; néanmoins je fus

bien maltraité. Je couchai encore à 200 toises en avant du terrain sur lequel j'avais combattu ; mais j'éprouvai une perte considérable. J'eus à regretter la mort du général de brigade Roussel et j'eus plusieurs caissons de munitions, entre autres un d'obus, qui sautèrent pendant le combat, et qui nous firent beaucoup de mal, étant formés dans un ordre serré.

« J'eus une explication vive avec le grand-duc de Berg qui m'envoya, dans le plus chaud de l'action, l'ordre de me porter en avant et d'attaquer. J'envoyai l'officier qui me l'apportait à tous les diables, en lui demandant s'il ne voyait pas ce que je faisais. Ce Prince, qui voulait commander partout, aurait voulu que je cessasse mon feu, dans le moment le plus vif, pour me mettre en marche. Il ne voulait pas voir que j'aurais été détruit avant d'arriver ; il y avait un quart d'heure que mon artillerie échangeait de la mitraille avec celle des Russes et il n'y avait que la vivacité de la mienne qui me donnât de la supériorité.



Le général Savary

« La nuit arriva bien à propos. Pendant que tout sommeillait, l'Empereur m'envoya chercher pour venir lui parler. Il était content du coup d'essai de cette jeune troupe ; mais il me gronda pour avoir manqué au grand-duc de Berg. En me défendant, je me hasardai à lui dire que c'était un extravagant qui nous ferait perdre un jour quelque bataille ; et qu'enfin il vaudrait mieux pour nous qu'il fût moins brave et eût un peu plus de sens commun. L'Empereur me fit taire en me disant que j'étais passionné. Mais il n'en pensa pas moins. »

1). A Heilsberg l'armée Française était en infériorité numérique marquée, n'alignant en fin de journée que 56.000 hommes, après l'arrivée tardive de 23.000, face aux 93.000 de Bennigsen. L'auteur veut peut-être parler du rapport de force global, là en faveur de Napoléon avec 187.000 hommes contre 130.000.

Extraits des "Mémoires d'un cheval..."

"D'Iéna à Waterloo, Mémoires d'un cheval", par C. Audigier, Paris, 1932.

Il s'agit ici d'une fiction historique puisque "racontée" par un cheval du 20^e Chasseurs, mais basée sur des circonstances réelles bien que sans doute "empruntées" à d'autres.

A Heilsberg, une véritable bataille, cette fois, où nous fûmes rudement éprouvés par le feu des Russes, le prince Murat passa près du régiment formé en masse. Il était vêtu d'une tunique dont la chevalière ruisselait de broderies. Sa culotte était blanche, et de hautes bottes à l'écuyère emprisonnaient ses mollets. Sur sa tête, une toque en martre, à calotte rouge, surchargée de plumes d'autruche noires, ombrageait son mâle visage. Sur le côté gauche de sa poitrine, un glaive antique, qu'il portait en sautoir, faisait étinceler au soleil une poignée enrichie de pierreries (2). La housse de son cheval, un superbe arabe, était de velours rouge, bordée de ganse d'or, rehaussée de cabochons multicolores.

Murat était à hauteur de mon peloton, à droite du premier escadron d'élite, lorsqu'un boulet vint déchirer sa botte et tuer son pur-sang (3). Peuh ! ce n'est rien ! ... Murat se dégagea promptement, puis, se tournant vers Descomps qui était à l'aile, il lui demanda: - Est-elle bonne, ta bête ? - Excellente, prince! - Bien! descends, je te l'emprunte. A ce moment, les Baskirs et les cavaliers Russes, au nombre de quatre mille, venaient de charger notre infanterie. - Patience! canailles! - cria Murat. Et se tournant vers notre brigade : - A moi, les braves! Nous entraînant alors au galop de « Nichette » (la jument), le prince, un pied nu, l'autre chaussé, fonça sur les Cosaques. Heureuse autant que fière d'un brillant fardeau, « Nichette » fendait le vent. Nous avions peine à la suivre, et ce qui devait arriver arriva.

Tout de suite, Murat fut entouré de Cosaques qui lui auraient fait un mauvais parti, si, fondant sur eux, ...nous n'eussions défoncé leur troupe, que nos vaillants cavaliers sabrèrent à l'envi. Un Baskir porta un coup de lance à Bouquet, mais le vieux dur-à-cuire, parant avec sa lame, cria dans un juron : - Attends! vilain singe ! Et, d'une feinte, en pointant, il clouait le singe sur ses arçons... Pendant ce temps ...les autres faisaient si belle besogne qu'en un clin d'oeil Murat était dégagé (4).

Il n'était que temps, car « Nichette », tuée d'un coup de pistolet, roulait par terre et entraînait le prince dans sa chute (5). Les vêtements de Murat étaient en lambeaux. Sa belle toque, qu'une flèche avait fait tomber, était ramassée par un lieutenant qui, la piquant d'un coup de latte, la présenta au prince de cette curieuse façon. Murat, amusé, prit sa toque en souriant. Une de ses épaulettes d'or avait été coupée d'un coup de sabre, mais un Cosaque s'en était emparé, puis avait fui au triple galop d'un petit cheval poilu et endiablé.

Tu le vois, il n'était que temps d'arriver. Murat n'eut pas de peine à trouver une autre bête, car nos chasseurs en avaient capturé près de trois cents ; néanmoins, pour indemniser Descomps, il lui fit remettre une poignée de louis par Franchard, et nomma Bouquet brigadier. Quant aux autres; il leur promit la croix... à la première occasion. En attendant, cent louis qu'il distribua pour le peloton les firent patienter. Mais la croix, sainte chimère! Ils pouvaient l'espérer longtemps, Henry, du moins, car Murat, tu peux me croire, avait d'autres soucis en tête!

2) C'est mot pour mot la description que fait de Gonneville de Murat dans ses souvenirs (page 60)... lors d'une revue de la division Espagne par l'Empereur en Mai 1807. Pourtant cette tenue ressemble davantage à celle d'Eylau qu'à celle donnée au prince à Heilsberg par tous les artistes... C'est-à-dire la même, à peu près, que celle qu'ils lui attribuent à la revue d'Elbing en Mai*, et donc par erreur dans ce cas précis si l'on en croit de Gonneville.

* Et même aux fêtes de Tilsitt, mais là la tenue est avérée à quelques menus détails près. C'est en gros celle qui illustre la première page de cet article : Murat en Grand Duc de Berg. Je rappelle que Murat, aussi appelé le "Général des Tambours-Majors" ou décrit comme "chamarré comme un Suisse de cathédrale" ... changeait de tenue chaque jour. Il est donc particulièrement difficile de déterminer avec certitude quelle tenue il portait un jour donné.

3) Dans la version la plus répandue la botte n'est pas déchirée, mais seulement coincée sous le cheval abattu. Voir à ce propos mon autre article relatif sur Planète Napoléon**.



Lasalle dégageant Murat à Heilsberg.

4) C'est au cours de l'une de ces mêlées de cavalerie invraisemblables que Murat, entouré par plusieurs dragons russes, étant en mauvaise posture, fut dégageé par Lasalle. Plus tard ce fut le tour du général d'être fort menacé avant d'être dégageé in-extrémis par le prince qui lui serre la main en disant : "nous sommes quittes, mon cher général".

A lire ce genre de choses on se conforte dans l'idée que pour ces deux-là la guerre était une sorte de jeu qu'ils aimaient beaucoup. A preuve la réplique de Lasalle à l'annonce de la fin des combats : "La paix est faite, la belle affaire pour moi qui ne rêve que plaies et bosses" !. CQFD !

5) Rossetti, aide de camp de Murat, dit que le grand-duc de berg eut deux chevaux tués. Un des siens à coup sûr (celui sous lequel il laisse sa botte) et un autre. Dans la fiction plus haut cet autre serait "Nichette", la jument du 20e Chasseurs. Mais dans la réalité les choses sont moins évidentes et je vous invite à les découvrir dans un autre article, ici ** :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/Heilsberg.Murat-Millot2.pdf>